

HENRY GIDEL

Marie

CURIE

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

Marie Curie

DU MÊME AUTEUR

La Dramaturgie de Feydeau, Champion, 1978, 2 volumes.

Le Théâtre de Feydeau, Klincksieck, 1979.

Le Vaudeville, PUF, 1986.

Théâtre complet de Feydeau, Bordas-Dunod, « Les Classiques Garnier », 1988-1989, 4 volumes.

Théâtre de Labiche, Bordas-Dunod, « Les Classiques Garnier », 1991-1992, 3 volumes.

Feydeau, Flammarion, 1991, prix Lutèce de la mémoire.

Les Deux Guitry, Flammarion, 1995, prix Goncourt de la biographie, prix du Nouveau Cercle de L'Union.

Cocteau, Flammarion, 1997.

Coco Chanel, Flammarion, 2000.

Picasso, Flammarion, 2002.

Sarah Bernhardt, Flammarion, 2006.

Grand Prix international de la critique littéraire 1991 pour l'ensemble de son œuvre.

Henry Gidel

Marie Curie

Flammarion

© Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0812-1159-9

*À Catherine
À Sunday*

PRÉLUDE

Novembre 1891. Paris. Gare de l'Est, grandes lignes. Le Nord Express, en provenance de Saint-Pétersbourg, Varsovie, Berlin et Francfort vient de stopper devant le heurtoir du quai 8.

Sous l'immense verrière salie par la fumée des locomotives, voici, perdue dans la foule des voyageurs, une jeune femme tout encombrée de paquets mal ficelés qui lui battent les jambes. Son âge ? Vingt-trois, vingt-quatre ans, tout au plus.

Une abondante chevelure châtain clair encadre son visage rond de type slave. Mais ce sont surtout ses yeux qui attirent l'attention, d'étranges yeux gris de cendre qui luisent au fond d'orbites profondes.

Elle cherche du regard quelqu'un qui doit l'attendre. Ah ! Le voici ! C'est un garçon d'environ trente-cinq ans, de taille moyenne, à la barbe noire soigneusement taillée, au regard vif et ardent. Après avoir accueilli l'arrivante, il la guide aussitôt vers la sortie puis au pied d'un omnibus à impériale dont elle escalade lestement l'étroit escalier. De là-haut, enfin, elle verra Paris, où elle compte passer les deux prochaines années.

Mais comment imaginer l'incroyable destin qui guette la voyageuse anonyme ? Elle qui finira au Panthéon après avoir

reçu deux prix Nobel et révolutionné la physique, la chimie et la médecine mondiales...

Qui est-elle ? D'où vient-elle ?

PREMIÈRE PARTIE

I

UNE ENFANCE PÉDAGOGIQUE

Varsovie. Hiver 2005. Rue Freta, n° 16.

« C'est ici », précise notre guide, désignant du geste un élégant édifice de deux étages. En son centre cette harmonieuse construction, très typiquement XVIII^e siècle, est couronnée d'un fronton triangulaire classique dont la blancheur se détache sur la teinte ocre de la façade.

C'est bien en ce lieu, à deux pas de la Vistule, au cœur de ce vieux quartier de Varsovie que naît notre héroïne nationale, « notre » Marie Curie.

Car on oublie trop souvent que d'origine purement polonaise, elle ne débarque à Paris qu'ayant déjà passé le tiers de son existence dans son pays natal dont elle demeure l'une des gloires incontestées.

Mais la Pologne, quand elle y voit le jour ou quand elle la quitte, est-elle à proprement parler un pays ? Examinons une carte de l'Europe à cette époque. Cherchons-y le nom de la Pologne, le tracé de ses frontières... Nous perdons notre temps : à l'Ouest, nous lisons, *Empire allemand* à l'est *Empire russe*, au sud, *Autriche-Hongrie*. Pas de Pologne ! Mais alors Varsovie, Lodz, Lublin ? En Russie. Poznan, Katowice, Gdansk (Dantzig) ? en Allemagne. Cracovie ? En Autriche-Hongrie...

Si bien que trente ans plus tard, Alfred Jarry, en tête de sa pièce *Ubu Roi* peut légitimement écrire : « L'histoire se passe en Pologne... C'est-à-dire nulle part. »

À vrai dire, il y avait bien longtemps que le pays était entièrement rayé de la carte : très exactement depuis 1795, lors du troisième partage ou plutôt « dépeçage » de la Pologne par ses puissants voisins. Et le grand-duché de Varsovie créé par Napoléon n'avait vécu, hélas ! que quelques années, bientôt balayé par la défaite de l'empereur à Waterloo.

Les Polonais devront attendre 1919 pour se voir reconnaître une patrie et une identité : encore ne sera-ce que pour vingt ans et l'on ne sait que trop ce qui leur advint plus tard... Ceux d'entre eux qui, au début du XIX^e siècle, redeviendront les sujets des tsars sont les plus à plaindre. Exaspérés par cette situation, ils se révoltent en 1830-1831, mais leur mouvement est réprimé avec une brutalité inouïe par une armée russe de cent mille hommes sans que les puissances européennes interviennent en leur faveur. Même pas la France où, pourtant, l'insurrection polonaise jouit d'une vive sympathie chez les artistes et les écrivains. Alfred de Musset, notamment, que l'indifférence du gouvernement indignait. « L'ordre règne à Varsovie », n'hésite pas à proclamer Sébastiani, notre ministre des Affaires étrangères, sans égard pour les familles déportées, les exécutions, et l'incorporation forcée des Polonais dans l'armée d'occupation.

*

C'est le 7 novembre 1867 que naît Marya Salomea Skłodowska. Son père, Wladislaw Skłodowski, est professeur de physique et de mathématiques. Il descend d'une vieille famille de hobereaux ruinés, comme il en existe un grand nombre à ce moment-là dans le pays : privés de leurs terres, ces nobles déclassés se sont mis au service de riches aristocrates dont ils sont devenus les fermiers¹. La plupart du temps, leurs propriétaires les autorisent à porter leur blason. C'est le cas du père de Marya. Et son nom n'est autre que celui du lieu où ses ancêtres ont depuis longtemps travaillé : le domaine du seigneur de Sklody, situé à une centaine de kilomètres au nord de Varsovie.

1. Cette catégorie de nobles s'appelait en Pologne la *Szlachta*.

À cette époque, c'est parmi ces nobles appauvris que se rencontrent les opposants les plus farouches à l'occupation russe. Ainsi Josef Sklodowski – le grand-père de Marya – s'engage-t-il dans l'artillerie polonaise durant l'insurrection de 1830. Capturé par les cosaques, il fait partie d'une colonne de prisonniers qui doit, pour revenir à Varsovie, parcourir à pied deux cents kilomètres. Il y parvient blessé, en loques, à demi mort d'épuisement. Mais, par chance, on le libère. Devenu professeur, puis directeur du lycée de Lublin, c'est le premier intellectuel de la famille. Il aura sept enfants. Deux d'entre eux seront comme leur père d'actifs combattants de la liberté.

Mais pas Wladyslaw, le père de Marya : plus pacifique, plus sage que ses frères, il est le contraire d'un homme d'action. Très réaliste, il ne fait pas partie de ceux qui croient possible la victoire militaire de ses compatriotes. L'Empire russe est bien trop puissant. Et il a raison. Débutant en novembre 1863, la seconde insurrection des Polonais se solde par un désastre : ils n'ont à opposer que des faux, des piques et des gourdins aux fusils de leurs adversaires et, l'année suivante, c'est la déportation de milliers de ces malheureux. Wladislaw verra ses compatriotes emmenés en Sibérie, chaînes aux pieds, par d'impitoyables gardes-chiourmes. Les corps de cinq de leurs chefs se balancent au bout de cinq gibets dressés bien en vue sur le parapet de la citadelle. Cent mille de ces révoltés doivent s'exiler, en France notamment, et ils feront de Paris la vraie capitale culturelle de la Pologne.

Quant à Wladyslaw, après avoir poursuivi des études scientifiques de haut niveau à l'université de Petersbourg – seule habilitée à délivrer les diplômes pour l'enseignement dans les écoles d'État –, il revient à Varsovie. Et c'est alors qu'il commence sa carrière de professeur.

Il épouse, en 1860, la jolie Bronislawa dont la beauté l'enflamme : l'une des rares photographies d'elle qui nous soit parvenue nous montre sa lourde chevelure noire très lisse et élégamment nattée, l'ovale parfait de son visage éclairé par de beaux yeux gris.

Fille de hobereaux ruinés et enseignante comme son mari, elle a fait toutes ses études dans la meilleure école privée de Varsovie, celle de la rue Freta. Et elle vient d'en être nommée directrice. Si bien que l'année même de leur mariage, les Sklodowski vont pouvoir disposer sur place d'un appartement de fonction.

Lui, Wladislaw, est, à cette époque, un homme de courte taille, assez fort, au front déjà dégarni que semblent vouloir compenser une importante barbe châtain et de légers favoris. Tout dans son aspect respire la retenue et le sérieux d'un bon fonctionnaire. Il est tout à fait l'homme qui convient à Bronislawa car, comme elle, il adore les sciences mais aussi la poésie et la musique. Ces goûts artistiques, bien loin de les conduire à une vie de bohème, s'incrivent dans un quotidien parfaitement raisonnable et bourgeois, empreint d'une dignité un peu empesée. Par leur pondération, ils contrastent d'ailleurs avec bien des membres de leur famille qui se sont lancés à corps perdu dans les combats politiques de leur pays.

*

Voilà donc Wladislaw et Bronislawa installés dans l'institution que dirige cette dernière pendant que son mari enseigne dans un lycée de garçons. Situé au premier étage, à l'arrière de l'édifice, l'appartement de la rue Freta n'est guère agréable car proche des salles de classe où les filles font trop de bruit. Et ne parlons pas de la cour dite « de récréation » ! De plus, sans être sur la paille, les Sklodowski éprouvent quelque peine à boucler leur maigre budget. Bronislawa va cependant mettre au monde, en sept ans, pas moins de cinq enfants : Zofia, Jozef, Bronislawa – comme sa mère – Helena, dite Hela, et la dernière, en novembre 1867, Marya, la future Mme Curie.

Pendant toute cette période, Bronislawa doit également, bien entendu, diriger le pensionnat, y enseigner elle-même, mais aussi recruter les professeurs. Femme de devoir, elle assumera ces multiples tâches sans jamais se plaindre, comme le lui a appris sa propre mère.

*

En cette année 1867, la naissance de Marya qui a lieu au pensionnat – et qui porte à sept le nombre des Sklodowski – va les contraindre à quitter le logement de la rue Freta devenu trop exigü pour abriter toute la famille. Par bonheur, en 1868, quelques semaines après la naissance de la petite dernière, Wladyslaw parvient à se faire nommer directeur-adjoint du lycée

de la rue Nowolipki, où il enseigne tout en conservant ses fonctions pédagogiques. Il voit ainsi ses appointements doublés et dispose d'un appartement de fonction beaucoup plus grand. C'est à ce moment que Bronislawa cesse d'exercer toute profession pour se consacrer entièrement à ses tâches familiales.

*

Avec de tels parents, on ne doute pas que les petits Sklodowski bénéficient d'une instruction et d'une éducation exceptionnelles. Tous les cinq d'ailleurs en tireront profit et deviendront d'excellents élèves. Malgré tout, on ne saurait distinguer chez Marya – ou plutôt Mania, comme on l'appelle dans sa famille – les signes éclatants d'un futur génie. Elle n'est nullement une enfant prodige, une sorte de petit Mozart de la physique. Et on eût bien étonné ses parents en leur prédisant le fabuleux destin qui attendait leur fille cadette.

Très précocement, elle manifeste cependant une vive intelligence. Un beau jour d'été, à la campagne, sa sœur Bronislawa – plus simplement appelée Bronia – de six ans son aînée, s'entraîne à la lecture avec des lettres de carton découpé ; elle essaye de déchiffrer une phrase. Elle ne parvient qu'à ânonner lamentablement quelques mots. Alors Marya, agacée, perd patience : elle s'empare brutalement de l'album à gros caractères colorés que tient son aînée et lit aussitôt les deux premières phrases. Or elle jouait tranquillement à proximité et n'avait fait que jeter un coup d'œil distrait sur sa sœur. Ses parents sont stupéfaits : ils ne lui ont pas appris à lire.

Bronia, humiliée, se met à boudier. Marya se sent coupable. Elle éclate en sanglots et tente de se justifier :

« Je ne l'ai pas fait exprès ! C'était si facile ! », bredouille-t-elle à travers ses larmes.

Ses parents sont inquiets : leurs expériences pédagogiques leur ont appris que chez un enfant, brûler les étapes de la connaissance n'est pas sans risques. Si bien que, prudemment, dès que Marya approche sa main d'un livre, sa mère lui conseille en souriant : « Va plutôt jouer avec ta sœur ! » ou bien : « Où est donc ta poupée ? »¹

1. Scènes rapportées par Ève Curie dans *Madame Curie*, Gallimard, coll. Folio, 1981, p. 23.

Et Bronislawa d'effleurer le front de la petite d'une main affectueuse et légère.

Toutefois, jamais sa mère ne l'embrasse. Mais Marya n'en souffre pas, elle sent à mille imperceptibles signes la chaleur de sa tendresse. L'affection maternelle ne lui manquera jamais, semble-t-il. D'ailleurs Bronislawa n'embrasse pas davantage ses autres enfants. Car elle ne le peut pas ou plus exactement, elle ne le doit pas. Depuis quelque temps, en effet, elle se sait tuberculeuse. Depuis quelques années, en 1865, grâce aux travaux de Villemin¹, la contagiosité de cette affection était connue. Ce n'est que plus tard, en 1882, le docteur Koch allait découvrir le bacille qui porte son nom. La maladie est alors grave et son pronostic souvent fatal.

Mais malgré les terribles menaces pesant sur la famille, la vie continue. Ces dangers, fort heureusement, les enfants n'en ont guère conscience. Ont-ils seulement remarqué que Bronislawa ne se servait que d'une vaisselle réservée à elle seule ? Sa toux ne semble pas les avoir inquiétés davantage et si, à leur prière du soir, leur père leur fait ajouter : « Rendez la santé à notre mère ! », ils n'en tirent pas les conclusions qui s'imposeraient à un adulte... Heureux âge !

*

Pendant ces années 1870, représentons-nous le décor dans lequel se déroule l'enfance de la petite Marya. Dans l'appartement des Sklodowski, la pièce la plus passionnante, au gré de la fillette, c'est le cabinet de travail de son père : les fauteuils « restauration » recouverts de reps rouge, le secrétaire français en acajou avec son abattant et, surtout, le grand bureau ministre pourvu d'innombrables tiroirs à boutons de cuivre qu'elle imagine recéler des secrets inouïs. Le solennel portrait d'évêque lourdement encadré de bois sculpté, la tasse de Sèvres bleue qu'il ne faut surtout pas casser attirent moins son attention que la pendule en malachite vert vif qui trône sur le bureau : la vie bizarre qui anime cet objet ne cesse de la captiver.

Mais tout cela n'est rien à côté du grand baromètre de précision, orné d'aiguilles dorées, que son père règle avec minutie :

1. Jean-Antoine Villemin (1827-1892), médecin militaire alors connu pour ses travaux sur la tuberculose.

c'est un cérémonial hebdomadaire qui attire et rassemble les enfants émerveillés. Enfin, le plus beau aux yeux de la petite Mania, comme on la nomme souvent, c'est une certaine armoire vitrée, toujours fermée à clé. Vissée sur le fronton, brille une petite plaque de cuivre portant les mots mystérieux « appareils de physique ». Là sont rangés des balances de précision, des tubes à essai, des cornues, des cristallisoirs, des échantillons de minéraux, divers instruments aux formes étranges. L'un d'eux surtout la fascine, cet électroscope à feuille d'or qui luit sur la tablette du haut. Longtemps elle en rêvera...

*

Ce qui lui procure aussi des moments de bonheur, ce sont ses vacances à la campagne. Cette fillette de la ville éprouve un besoin constant de contacts avec la nature sous ses aspects les plus concrets : terre, plantes, arbres, champs et prés, ruisseaux et rivières... Est-ce l'héritage rural de sa famille, qui, irrésistiblement, envahit tout son être et la métamorphose alors en une authentique paysanne ?

Toujours est-il qu'en juillet, comme en août, ses parents ne manquent pas d'oncles, de tantes, et de cousins provinciaux qui, restés des agriculteurs, les accueillent à bras ouverts. Sauf exception, ce ne sont certes pas des châtelains, mais leurs fermes sont toujours assez spacieuses pour loger tout ce petit monde. Comme pendant cet été brûlant, où, à Zwola, les enfants s'amuse à barboter dans l'eau du torrent, y lançant de petits navires fabriqués de leurs mains. Il y a aussi le vénérable tilleul sur lequel grimpe toute la bande – car il y a aussi les enfants des cousins et leurs amis. Pour que la petite Marya puisse en profiter, on doit, au milieu des rires, la hisser dans l'arbre. Au creux d'une branche maîtresse qui leur sert de cachette, les gamines ont stocké dans des feuilles de chou leurs « provisions » : groseilles à maquereau, cerises et carottes crues.

La fillette la plus amusante de la petite troupe, c'est Zofia, la sœur aînée, qu'on surnomme Zosia. Douée d'une imagination inépuisable, elle raconte et invente des histoires qui ravissent Mania : sans arrêt la fillette éclate de rire ou frémit d'horreur, réclamant sans cesse la suite des fabuleuses aventures...

Table des matières

PRÉLUDE	9
---------------	---

PREMIÈRE PARTIE

I. UNE ENFANCE PÉDAGOGIQUE	13
II. VICISSITUDES	25
III. L'UNIVERSITÉ VOLANTE	31
IV. PRÉCEPTRICE	39
V. DERNIERS MOIS EN POLOGNE	57

DEUXIÈME PARTIE

I. À PARIS	65
II. LA RENCONTRE	83
III. UN COUPLE DE SAVANTS	105
IV. AU TRAVAIL OU LA DÉCOUVERTE	123
V. LES RÉCOMPENSES	171
VI. LA TRAGÉDIE	207

TROISIÈME PARTIE

I. SEULE	221
II. LA LUTTE CONTINUE	231
III. IMPRUDENCES	241
IV. L'ÉCLAT DU SCANDALE	255
V. L'APAISEMENT	279
VI. LA GRANDE GUERRE	287
VII. RECOMMENCEMENTS	305
VIII. LA TOURNÉE AMÉRICAINE	315
IX. QUAI DE BÉTHUNE	333
X. LA CONSÉCRATION	345
XI. TRANSMISSIONS	351
XII. UNE FIN PRÉMATURÉE	363
ÉPILOGUE	371
REPÈRES CHRONOLOGIQUES	373
BIBLIOGRAPHIE	379

Composition et mise en page



N° d'édition : L01ELKN000163N001
Dépôt légal : Septembre 2008